

GUY DEBORD

“Cette mauvaise
réputation...”

nrf

GALLIMARD

Les livres de Guy Debord sont publiés aux Éditions Gallimard
par les soins de Jean-Jacques Pauvert

© *Éditions Gallimard, 1993.*

« J'espère... m'être tenu à la règle que je m'étais fixée au commencement de mon discours. J'ai tenté d'annuler l'injustice de cette mauvaise réputation et l'ignorance de l'opinion. »

Gorgias de Léontium

En mai dernier, à l'occasion de la réédition d'un livre de 1985 dans lequel j'avais été amené à nier, assez aisément d'ailleurs, ma douteuse culpabilité dans un assassinat, j'estimai qu'il convenait déjà d'évoquer la modernisation de la critique que ce temps a pu destiner à me contredire (il est vrai que j'ai eu toutes sortes d'aventures, et je conviendrai qu'aucun genre n'a pu venir pour améliorer les autres. Je n'ai pas cherché à plaire). J'écrivais donc d'une telle critique toujours mieux complétée : « Désormais, pour me faire une mauvaise réputation, elle va accumuler, sur chaque sujet, les dénonciations péremptoires. Spécialistes homologués par des autorités inconnues, ou simples supplétifs, les experts

révèlent et commentent de très haut toutes mes sottises, erreurs, détestables talents, grandes infamies, mauvaises intentions. » Je vais maintenant en apporter assez de preuves.

Je me limiterai aux plus étourdissantes séries d'exemples évoqués dans les propos des médiatiques de mon pays, durant les années 1988 à 1992; et je publierai avec précision les documents en suivant l'ordre chronologique, qui est plus impartial. Dante disait que c'est plutôt avec le couteau qu'il faudrait répondre à des arguments d'une telle bestialité. C'était un autre temps. Je ferai parfois quelques observations modérées : sans jamais penser à me faire passer moi-même pour meilleur que je ne suis.

En janvier 1988, le très vulgaire magazine illustré *Globe* me range parmi des « Grands Silencieux », qui se tiendraient à l'écart des vulgarités médiatiques; dans l'étrange compagnie, notamment, d'un général François Mermet, alors chef des services

secrets français, et de Jacques Focart, si longtemps « homme de l'ombre » pour les menées capitalistes en Afrique. Il révèle que ce Debord, « seul rival du marxisme régnant, jeta la génération de 68 à l'assaut du Vieux Monde et faillit bien réussir ». Il ne dit pas comment j'ai fait, ni si l'idée était bonne.

Dire que j'ai bien failli réussir me paraît choquant. La réussite sociale, sous quelque forme que ce soit, n'a pas figuré dans mes projets. D'un autre côté, je pense qu'il m'était, en quelque sorte, impossible d'échouer, puisque, ne pouvant faire rien d'autre, j'ai certainement fait ce que je devais. Pensant, presque sur tous les points, le contraire de ce que presque tout le monde pensait, j'ai réussi à le dire assez publiquement, et la catastrophe annoncée de toute une société a depuis démontré que je ne manquais pas d'esprit. Je ne crois quand même pas avoir été, en plus, astreint à l'obligation de réussir à convaincre de mes bonnes raisons des gens qui étaient profondément attachés à des perspectives

contraires, ou au moins stipendiés pour faire semblant d'y croire. J'ai réellement essayé, mais pas au delà de mon talent, ni des jours historiques. Un trait de caractère m'a, je crois, profondément distingué de presque tous mes contemporains, je ne l'aurai pas dissimulé : *je n'ai jamais cru que rien dans le monde avait été fait dans l'intention précise de me faire plaisir*. Les caves, pour dire le vrai, raisonnent toujours à l'inverse. Je ne pensais pas non plus que nous étions là pour réussir de bonnes affaires; je doutais même fort de leur agrément. Je n'ai été le rival de personne.

En mai 1988, la revue *Le Débat*, dans une rubrique intitulée *Dictionnaire de notre époque*, me définit ainsi : « L'homme le plus secret pour l'un des sillages publics les plus significatifs des vingt-cinq dernières années... à l'âge de la culture de masse, Debord et ses compagnons situationnistes auront fourni l'exemple achevé des ressources de la minorité active, auréolée de

son mystère et transformant son absence même en principe d'influence. » Ici, on voudrait prétendre se placer plus haut, à l'étage de la pensée historique, mais en réalité aujourd'hui elle ne peut plus être, là, rien de mieux que le dessus du panier d'une néo-université se cooptant avec l'aide des *media*. Comment peut-on transformer son absence même en principe d'influence? C'est idiot. Peut-on imaginer quel puénil rituel conspiratif pourrait être propre à auréoler de mystère un quidam? Ceux qui ont eux-mêmes tout cru pensent tout croyable. Ils savent très pertinemment, mais ne doivent pas dire, que la culture de masse ment ou se trompe sur tout ce qui peut se rapprocher d'un commencement d'intérêt. Et ce n'est pas par un regrettable hasard : c'est sa fonction comme culture de masse. C'est seulement dans un tel contexte que l'historien Pascal Dumontier, qui a écrit en 1990 *Les Situationnistes et Mai 1968*, est amené à faire cette remarque : « Effectivement, il faut rappeler que seules les sources issues de l'I.S. ou de ceux qui leur furent proches

nous permettent d'en parler un tant soit peu. » Cette étonnante absence de toute autre source indépendante, touchant l'I.S., dans l'information contemporaine, ne peut être attribuée au succès de la conspiration situationniste; mais plutôt au changement de l'état du monde. C'est ainsi que déjà vers 1960 en Europe occidentale, « la police de la pensée » médiatique pouvait traiter des revues et des livres qui paraissaient légalement, et qui étaient très lus.

Ce même *Débat* a d'ailleurs vite compris que j'avais ajouté, à la déplaisante aventure, quelques défauts qui m'étaient personnels : « Ce qui a fasciné chez Debord, c'est un style. Son impact : le résultat électrique d'une apologie du dérèglement de tous les sens coulée dans la fermeté froide d'une prose classique, quelque part entre Retz, Saint-Just et le Marx pamphlétaire. » On est facilement coupable d'avoir du style, là où il est devenu aussi rare de le rencontrer que la personnalité elle-même. N'est-ce pas avouer son manque de considération pour l'esprit

démocratique-spectaculaire? J'ai été assurément allergique aux méthodes de dérèglement des sens qui ont été fabriquées par l'industrie des temps récents, mais je ne m'étonne pas d'être intemporellement réputé vouloir encourager au dérèglement de tous les sens, avec ce voyou de Rimbaud, aux yeux de modestes fonctionnaires qui se sont toujours et partout crus obligés de respecter le moindre règlement des modes de l'instant. L'évocation indignée de la clarté du langage paraît chargée de rappeler l'offensante aristocratie, et donc d'odieux temps moins scolarisés, c'est-à-dire moins riches en diplômes. Les exemples des auteurs classiques cités, et ils n'ont pas été choisis innocemment, ont été tous trois des gens dangereux : ils ont du sang sur les mains, ayant participé à des guerres civiles. Ils ont donc fait figure, en divers moments, d'ennemis du Consensus. Ces préparatifs bien conduits, *Le Débat* peut alors produire avec assurance l'explication définitive d'un personnage qui, au premier instant, lui avait paru digne de si graves

nrf



93-XI A 73693 ISBN 2-07-073693-8

Extrait de la publication

80 FF tc